

# LA TABLE

Par Waldo FRANK

(Traduit de l'anglais par Léon Bazalgette)

*Waldo Frank n'est pas que l'auteur de ce livre puissant et frais où un nouveau monde dit son désir et sa certitude, sa joie et sa fierté de naître : Notre Amérique. Il est l'artiste, le créateur auquel nous devons, entre autres livres neufs, Dark Mother et Rahab — que nous connaissons bientôt. En attendant, voici la primeur de son prochain livre, Ilôt — dont La Table est l'un des quatorze morceaux.*

## I

Rudd s'arrêta pour voir la maison dans laquelle il demeurait. Des années qu'il y demeurait et il ne l'avait pas encore vue. Elle était haute, sa façade en briques rouge sordide : au quatrième étage, caché parmi des sales sans air, en de la vie stratifiée, se trouvait son logement, sa vie. Pour la première fois il avait connaissance de son logement — un endroit parmi d'autres dans une maison parmi d'autres. Pour la première fois il avait connaissance de sa vie. Cela veut-il dire, percevait-il confusément, qu'elle est finie ?... Rudd releva la tête, mit les mains dans ses poches. De l'épaule il poussa la porte. Il monta l'escalier.

Un grand gaillard maigre, aux yeux gris et aux mains grosses, des muscles jouant sous la grisaille de son complet ; un gaillard aux lèvres minces sur une mâchoire qui était à pic, pourtant sans dureté ; un gaillard avec une tignasse châtain clair sur un front sans pli... demeura planté là sur le seuil de son logement et changea. Ses épaules se voûtèrent, son front se plissa, ses yeux s'obscurcirent. Les mains fortes eurent un léger balancement, irrésolues. Dans la pièce du fond, la respiration râlant de sa femme.

Il y avait des semaines qu'elle était alitée. Râle, la nuit ; à présent, nuit et jour râle. Il était seul dans la pièce nue, avec une porte entre lui et la respiration râlant de sa femme. Un ronflement dérisoire s'était mis à remplir sa vie : il refoulait toute joie, gaieté, certitude... le délicieux passé inaltérable qu'il lui fallait aujourd'hui regarder en face, était mort.

Il restait là... De longs moments. Il franchit l'espace et ouvrit la porte.

« C'est elle ! C'est Mary ! » Une femme était étendue dans le lit en pagaille. Le blanc des oreillers était d'un bleu froid sur le jaune du visage. La fenêtre était fermée. L'air était lourd et mou, ça sentait la maladie... faisait l'effet du velours sale.

« C'est elle ! » Elle avait les cheveux en brousaille rejetés en arrière du front, marqué de petites taches rouges. La bouche ouverte et les yeux fermés. Les paupières foncées. Elle avait les lèvres tirées vilainement : « Ma bouche les a pressées ». Elles étaient bises. Une main était cachée, l'autre main âprement s'agrippait à la grosse chemise de nuit sur la poitrine — « Ma bouche s'y est posée » — qui se soulevait et retombait avec une rigueur de plomb.

« Elle dort », murmura-t-il. Il referma la porte : tourna le dos à la porte et à la chambre là derrière.

Au milieu de la pièce nue la table de cuisine, à nu. Il s'approcha et s'y assit...

Épaules ramenées frémissantes, poings serrés dilatés, les yeux flamboyants puis baignés de la colère qu'ils contenaient, lui donnaient la figure d'un homme que l'on a insulté. On l'avait insulté. Il le sentait de plus en plus. Sans motif, sans avis, grossièrement insulté ! Et, comme ligoté, il lui fallait rester là, à boire l'injure.

« Belles années, où êtes-vous ? Années si vraies, si solides ! La seule chose vraie ! La cuisine rayonne et les enfants rentrent, avec une faim de loup. Le dîner est servi. Les lèvres de Mary sont au service des miennes. Vous vous effarez... Je veux vous bannir de ma pensée, pourtant vous m'assaillez, années charmantes, comme un ennemi... »

« La cuisine est une grise chanson. Il y a un voile sur notre foyer, un voile de deuil. Le logement s'est abîmé dans la maison aux tas de logements sur la sale rue ! »

Les yeux de Rudd au-dessus de la table examinaient le gros grain régulier du bois qu'ils affleuraient presque, et qui filait bien vite à perte de vue.

A Noël dernier on avait dansé au Bal. Dansé ensemble... Vint le soleil et les autres femmes avaient l'air de tableaux barbouillés. Vint le soleil pour donner à ma Mary l'éclat du soleil !... ou des fleurs qu'elle cultivait à la fenêtre de notre chambre. Les fleurs étaient mortes. On était rentré à la maison en silence, tout de même c'était un chant. Car toute la nuit on avait dansé ensemble, en dépit des hommes qui faisaient la grimace, et les femmes aussi. Rudd en était sûr, car Mary le lui avait dit. Mais oui, les femmes aussi. Cette femme... cette femme qu'il avait.

Et auprès d'elle... fleur frêle, jolie, visage arrondi de roussotte, yeux bleus, auprès d'elle qui l'avait cueilli parmi tout un champ... il lui avait fallu amener un médecin ! Du noir visqueux flétrissant sa vérité... noirceur de mensonge rendant sa vérité moins vraie. Et encore un médecin et encore... et encore.

Il avait renvoyé le médecin de la Loge. Car celui-ci avait secoué la tête, considéré ses mains efféminées. « Je voudrais vous donner de l'espoir, Rudd. Je reviendrai demain. »... Ces niaiseries, à l'infini répétées, dont il bâtissait sa clientèle, comme avec des briques on arrive à faire un mur : sa pure Mary destinée à servir de brique dans la grise muraille d'alarmes d'un médecin ?... Allons donc !

Vint l'autre médecin : un homme d'argent. Et Rudd de travailler la nuit pour payer ses visites... visites deux fois par jour... et la même face longue (il fallait payer pour ça), même hochement de la docte tête, mêmes odieuses mains blanches béatement jointes...

Rudd ne croyait pas encore. Ce qui l'effrayait, c'était de ne pouvoir refuser aussi fermement. Il eût fallu pour cela faire appel toujours plus énergiquement à sa volonté. Il n'osait pas renvoyer ce médecin. Il travaillait le soir, il plaisantait avec les enfants. Et comme rester longtemps auprès de Mary, c'était regarder en face la

vérité du médecin, il n'osait non plus. Le travail était une ressource. Mais le fin bord de la conscience de Mary était déjà brouillé, de sorte qu'elle n'en souffrait peut être point.

Puis, soudain... irruption par une porte volant en éclats... surgit la foi en ce que le médecin donnait à entendre. L'esprit de Rudd se fripa, s'écroula.

Pourquoi travailler le soir ? La fin n'était qu'une affaire de temps. Ce qui est annoncé est déjà là. Evident ! Alors allait-il se soucier d'argent ?

...La table de bois dur au ferme grain. L'œil de Rudd sur la table. On y mangeait bien, ces dernières années. Le rire de ses mains sur la table. Et la main de Mary qui cherchait la sienne. Et celles d'Andy et celles de Jack... et leur rire à tous et leur joie à tous... et leur droit !... leurs vies, une seule vie, guirlande au-dessus de la table.

La table était solide. Il n'y avait jamais songé. Les tables, ça vient, ça part. J'ai fait une table en une heure. De meilleures tables que celle-ci. Un moins bon menuisier que moi pourrait faire une meilleure table. Car les tables, ça vient et ça part. Mon bonheur, voilà la chose permanente. Mary et les enfants en moi. Mes yeux, mon cœur qui bat éternellement. Car lorsqu'il ne battra plus, le monde claquera... La table est toujours là !

Tout d'abord un petit savoir sournois l'aidait. L'aidait à procurer aux enfants leur manger, à Mary ses remèdes et le reste. Dans tout cela s'agitait en son esprit cette pensée : « ...C'est une plaisanterie. La vie est en train de me jouer une farce. C'est une plaisanterie et ça passera. » A cette pensée, qui remuait en lui, l'« à-côté » était comme un bruit qu'on entend, venu du monde réel ensoleillé... le monde est réel et le soleil !... Quand on est perdu dans un rêve et que c'est un mauvais rêve.

...Car c'est cela qui compte surtout ! Menuisier ? Pour Rudd son métier, et il y était adroit, n'était dans sa vie qu'un moyen efficace et régulier d'arriver à ce qui était tout. Il était fier de son œuvre. Il avait une fierté plus haute.

Et voilà que Mary lâchait son rôle ! Cela dépassait le niveau de la plaisanterie. Un homme perd son emploi ou ce que vous voudrez. Cela arrive. C'est la vie. Mais ça ? Ceci dépasse la plaisanterie !... Rudd est accoudé à la vieille table ; colère et rancune le noient : elles l'entourent ou l'enguirlandent, mains bonnes et rires.

La porte s'ouvre. Un gars, grand pour ses huit ans... un beau gars svelte aux très grands yeux profonds et aux cheveux d'or qui les foncent et les approfondissent, est sur le seuil avec son frère, petit et trapu pour ses six ans. Andy et Jack viennent de jouer dans la rue. Sans bruit, cette fois. Andy range ses livres, Jack son ballon. Ils aperçoivent leur père. C'est un homme affaissé qu'ils ne connaissent pas, courbé sur la table de la cuisine. Ils ne lui parlent pas. Le tapotement de leurs pieds s'éloigne. Ils vont auprès de leur mère.

Rudd en fut heureux. Il était mal à l'aise en leur présence. Ce qui assombrissait le foyer était une perte pour eux. Pourtant sous un certain jour une perte peut-être honorable. Des gamins comme eux ne pouvaient sentir la tache qu'était. Mais puisque c'était une tache selon lui, et si visible, il semblait à Rudd que ses fils devaient la sentir. Et c'était intolérable... que ses fils fussent témoins de son humiliation. C'est pourquoi il fut

heureux que ses fils alassent trouver leur mère. C'est pourquoi il lui fut impossible de les suivre.

Les enfants sentaient une réserve forcée chez leur père, qu'ils ne reconnaissaient plus, subitement, et le laissaient. Ils baissaient la voix et leurs regards erraient, chez eux.

Ils étaient nés en contact assez étroit avec la vie, ils y avaient grandi assez vigoureux et riches pour avoir le sentiment de ce qu'était la mort. Mais ils avaient aussi l'ingénuité de leur jeunesse... l'acceptation stoïque inhérente au manque d'espace ou de temps, pour concevoir l'autre aspect. Leur univers, puisqu'il prenait part à tout ce qui arrivait, suivait son cours, tout bonnement. Celui de leur père, bâti sur un passé, est en train de disparaître.

Rudd, qui reste là sans bouger à la table, entend la porte se fermer doucement sur les enfants et sa femme : il voudrait tant que la douleur qu'il éprouve, il le sait, l'écrasât pour faire diversion à ce sentiment bien plus amer d'avilissement. Est-ce que ce ne sont pas les accidents ordinaires de la vie ? Sa mère avait perdu trois enfants et son mari, avant que lui eût l'âge de se souvenir. Cela ne l'avait pas arrêtée. Jack Fabin était tombé d'un échafaudage et devenu infirme avec un cerveau d'infirme. Cet incendie dans l'Ilôt voisin avait épargné de vieilles gens et tué leurs deux fils. Tout cela, il s'apercevait que tout cela, en ce moment, ne signifiait pas grand-chose. C'était sans réalité, vagues souffles d'un air qui n'était point fait pour être respiré. Tout le jour il lisait les journaux, et ils étaient remplis de ces malheurs-là, jeux du hasard. Et cela aussi appartenait à un monde qui ne touchait nullement le sien. Les infortunes des gens qu'il connaissait, les faits-divers des journaux, les mélos succincts du cinéma... tout cela restait à côté, sans contact avec lui, cela, tout au plus, vous versait un petit verre d'émotion que l'on goûtait pour deux sous ou une pièce blanche. Oui : jusqu'aux chagrins de ses amis, qui avaient rehaussé au suprême degré la réalité de sa part à lui. Sa douleur à présent produisait-elle le même effet sur d'autres, calmes spectateurs ? De sa ruine se faisait-on ailleurs une pinte de bon sang ?

Rudd se dressa d'un bond, les poings crispés. Il se laissa retomber à sa table de cuisine. Ne trouvant pas ce « spectacle », il ne pouvait l'anéantir. Il ne pouvait que jouer son rôle... Ses pensées étaient comprimées, à l'étroit, gagnaient lentement. Elles s'enfonçaient en lui comme un merlin émoussé aux mains d'un géant stupide. Et elles s'enfonçaient de haut en bas. Ses mains glissèrent sur la table et il laissa tomber la tête sur ses bras. Il avait les yeux ouverts. Les yeux de Rudd examinaient de très près le gros grain du bois qu'ils affleuraient presque et qui bien vite filait plus loin : surface dure qui n'avait pas de sens sous son regard, et qui tout de même dans la suite du grain avait bien un sens.

Il ne pensait à rien. La surface de la table, qui lui bouchait la vue, lui donnait, par sa proximité, l'impression qu'il était caché. Son opacité était une garantie. La simple rime du bois était un calmant. Il leva les yeux, sentant ses enfants.

Ils restaient un peu à l'écart à le considérer. Avec un accent de colère, il releva la tête.

— Eh bien ?

Il ne savait pas ce qui le faisait se pencher vers la figure pliante de ses fils... soulagement après le dur visage de la table. Leur tendreté l'attira sauvagement,